

www.e-rara.ch

Collection complète des oeuvres

Rousseau, Jean-Jacques

A Genève, 1782-1789

Bibliothèque de Genève

Shelf Mark: gevbaa BAA A II 3701-3717

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-7939>

Premier dialogue

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

ROUSSEAU,

J U G E D E

J E A N - J A Q U E S.

P R E M I E R D I A L O G U E.

R O U S S E A U.

QUELLES incroyables choses je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non , je n'en reviendrai jamais. Juste Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détester !

U N F R A N Ç O I S.

Et notez bien que c'est ce même homme dont les pompeuses productions vous ont si charmé si ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

R O U S S E A U.

Dites , de force. Soyons justes , même avec les méchants. Le faste n'excite tout au plus qu'une admiration froide & stérile , & sûrement ne me charmera jamais. Des écrits qui élèvent l'âme & enflamment le cœur méritent un autre mot.

L E F R A N Ç O I S.

Faste ou force , qu'importe le mot , si l'idée est toujours la même ? Si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une

tête exaltée n'en est pas moins dicté par une ame de boue ?

R O U S S E A U.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du fafte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inspireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des sermons & des prênes qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendrait honnête homme si l'on savoit chercher & ranimer dans son cœur ces sentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réserve & que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-froid la vertu dans toute sa beauté, celui qui fait la peindre avec ses charmes les plus touchans sans en être ému sans se sentir épris d'aucun amour pour elle ; un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

L E F R A N Ç O I S.

Comment, s'il peut exister ? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir ? Expliquez-vous.

R O U S S E A U.

Je m'expliquerai : mais ce sera prendre le soin le plus inutile ou le plus superflu : car tout ce que je vous dirai ne sauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal semblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur

notre terre , mais l'économie en est plus sensible , l'ordre en est plus marqué , le spectacle plus admirable ; les formes sont plus élégantes , les couleurs plus vives , les odeurs plus suaves , tous les objets plus intéressans. Toute la nature y est si belle que sa contemplation enflammant les ames d'amour pour un si touchant tableau , leur inspire avec le desir de concourir à ce beau système la crainte d'en troubler l'harmonie , & de là naît une exquise sensibilité qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances immédiates , inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les passions y sont comme ici le mobile de toute action ; mais plus vives plus ardentes ou seulement plus simples & plus pures , elles prennent par cela seul un caractère tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il est possible à notre conservation & à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur première direction , ils se laissent défléchir par mille obstacles qui les détournant du vrai but leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie sa première destination. L'erreur du jugement , la force des préjugés aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de la foiblesse de l'ame qui , suivant mollement l'impulsion de la nature , se détourne au choc d'un obstacle comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui fuit plus vigoureusement sa course ne se détourne point , mais comme un boulet de canon , force l'obstacle ou s'amortit & tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela seul leur ame garde toujours son caractère originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent & n'ayant que l'amour de soi pour principe sont toutes aimantes & douces par leur essence : mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent irascibles & haineuses, & voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon & absolu, devient amour-propre ; c'est-à-dire un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continuel des passions d'autrui & des siennes, & parmi tant de directions qui l'égarent ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien, c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, & de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé ; bien sûr qu'en n'agissant point il évite au moins de courir à sa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie

qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice ; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir ni de sa place ni du calme où il veut rester.

Nos habitans, suivant des vues moins profondes, arrivent presque au même but par la route contraire, & c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent & qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs leur fait rassembler & tendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reste, & cette inaction totale quand ils désespèrent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions mais aussi de leur force ; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre assez tiède, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second, devenue sa passion principale survive à son amour & même s'accroisse après qu'il est éteint ; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival si-tôt qu'il ne le craint plus. Or si les ames foibles & tièdes sont plus sujettes aux passions haineuses qui ne sont que des passions secondaires & défléchies, & si les

ames grandes & fortes se tenant dans leur première direction conservent mieux les passions douces & primitives qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux senti dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y fait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par foiblesse par crainte par nécessité. Ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre & qui forcent au mal l'homme foible malgré son cœur : mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues ; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux dire moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux ; mais si-tôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalens

équivalens à cet objet unique , lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime , en quelque rang que les ait placés la fortune ils s'agitent peu pour en sortir ; ils ne cherchent gueres à s'élever , & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût , sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule , mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise , l'opinion ne les mene point , & quand ils en sentent l'effet ce n'est pas eux qu'elle subjuge , mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux ils font peu de cas de l'opulence , & ne font rien pour y parvenir , connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete ; & quant au bien que peut faire un riche , sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait , mais sa richesse , qu'elle le feroit sans lui mieux encore répartie entre plus de mains , ou plutôt anéantie par ce partage , & que tout ce bien qu'il croit faire par elle équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises , ils craindroient de les acheter par la fortune , ne fût-ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortège inséparable de l'opulence leur feroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur feroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison ,

Mémoires. Tome II.

D

ils s'arrêtent , & passent la vie à en jouir en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui , sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

L E F R A N Ç O I S .

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez & le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

R O U S S E A U .

Rien sans doute , & je le crois ainsi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres si singulièrement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des âmes si différemment modifiées , ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette manière d'être , elle ne peut échapper à ceux qui la connoissent & qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnoissent entr'eux , & ce qui donne un grand prix à ce signe , si peu connu & encore moins employé , est qu'il ne peut se contrefaire , que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source , & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer ; mais si-tôt qu'il y parvient , on ne sauroit s'y méprendre ; il est vrai dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions épar-
sées

qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement , l'initié distingue bientôt son frere de celui qui sans l'être veut seulement en prendre l'accent , & cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté sont généralement peu de livres , & ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce stimulant , difficile à contenir , impossible à contrefaire , se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier , quelque belle & grande vérité à répandre , quelque erreur générale & pernicieuse à combattre , enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en soient assez neuves assez belles assez frappantes pour mettre leur zele en effervescence & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire il restera tranquille comme auparavant , sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire , sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher , & barbouiller éternellement du papier , qu'on dit être attachée au métier d'auteur , & tel , né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même & mourra sans être connu de personne , si nul objet ne vient animer son zele au point de le contraindre à se montrer.

Mon cher Monsieur Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là !

R O U S S E A U.

J'en reconnois un du moins sans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïse.

L E F R A N Ç O I S.

J'ai vu venir cette conclusion ; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires , il faudroit premièrement pouvoir vous accorder avec vous-même : mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme , vous voilà maintenant le plaçant dans les astres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte.

R O U S S E A U.

Je vous l'ai dit sans mystere & je vous le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent , & là-dessus je pense exactement comme vous : mais vous unissez des choses que je sépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même personne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà , Monsieur le mot de l'énigme.

L E F R A N Ç O I S.

Comment cela , je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

R O U S S E A U.

A tort, selon moi ; car ne m'avez - vous pas dit qu'il n'est pas l'Auteur du Devin du Village ?

L E F R A N Ç O I S.

Il est vrai , & c'est un fait dont personne ne doute plus : mais quant à ses autres ouvrages je n'ai point encore ouï les lui disputer.

R O U S S E A U.

Le second dépouillement me paroît pourtant une conséquence assez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaison, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'est pas l'Auteur du Devin.

L E F R A N Ç O I S.

La preuve ! Il y en a cent, toutes péremptoires.

R O U S S E A U.

C'est beaucoup. Je me contente d'une ; mais je la veux , & pour cause , indépendante du témoignage d'autrui.

L E F R A N Ç O I S.

Ah très-volontiers ! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit composée , sans même insister sur le doute s'il fait faire des vers , & par conséquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village , je me tiens à une chose plus positive & plus sûre ; c'est qu'il ne fait pas la musique ; d'où l'on peut à mon avis , conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

R O U S S E A U.

Il ne fait pas la musique ! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me ferois pas attendu.

L E F R A N Ç O I S.

N'en croyez là - dessus ni moi ni personne , mais vérifiez par vous - même.

R O U S S E A U.

Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre , ce ne feroit assurément pas pour vérifier s'il fait la musique : la question n'est pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

L E F R A N Ç O I S.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont prises & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

R O U S S E A U.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus , d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

L E F R A N Ç O I S.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité , pour détruire dans toutes ses branches une réputation

usurpée , & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrationnable ne doivent pas moins s'empressez aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

R O U S S E A U.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens , dont l'époque qui les sépare , c'est-à-dire le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent , & ses amis lui restèrent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide & son naturel tranquille , il aima la retraite , non pour y vivre seul , mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables , & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation & de prétention que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse , il se laissoit subjugué par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur farouche & noir se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit , & dans son affreuse misanthropie ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul sans étude & sans maître vainquit toutes les difficultés

à force de zèle, & consacra ses loifirs, non à l'oifiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir fa tête d'idées charmantes, fon cœur de sentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, fi elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le fecond, tout occupé de fes odieuses trames n'a fu rien donner de fon tems ni de fon esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches il a passé fa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en font inféparables, il fait ridiculement contraster fes inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien faifi rien conçu que fes horribles systêmes, & après de prétendus effais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien favoir que mal faire.

Enfin, fans vouloir fuivre cette opposition dans toutes fes branches & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit ; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à fes amis les productions de fes loifirs : le fecond, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fiérement & publiquement les productions d'autrui fur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionné-ment la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts,

défauts , indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs , tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions , tantôt écrivant sur cet Art , proposant des vues nouvelles , donnant des leçons de composition , constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit , & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art plus que la plupart de ses contemporains , dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie , mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second , inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans sans pouvoir l'apprendre , s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire ; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi , ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

L E F R A N Ç O I S.

Moins que vous ne croyez , & si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là vous me tiendriez moins en haleine.

R O U S S E A U.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira , car pour moi , je déclare que je n'y comprends rien.

L E F R A N Ç O I S.

De tout mon cœur , & très-facilement ; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

Mémoires. Tome II.

E

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne fait faire ni musique ni vers n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable : moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, & cela n'est gueres moins évident ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin puisqu'il ne fait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat ; & s'il n'en a pas fait la musique puisqu'il ne fait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Française, encore moins le Dictionnaire de Musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art & sachant la composition.

L E F R A N Ç O I S.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public, & nous avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

R O U S S E A U.

Et, je vous prie, le connoissez-vous bien ce grand Musicien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appelé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la Musique Française, & à venir s'établir à Paris ?

L E F R A N Ç O I S.

Je soupçonne quelque chose de tout cela; mais il n'en est pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur donne lui-même du poids à son suffrage.

R O U S S E A U.

Admirateur de son talent, d'accord, je le suis aussi; mais quant à son suffrage, il faudroit premièrement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité l'on doit lui donner.

L E F R A N Ç O I S.

Je veux bien, puisqu'il vous est suspect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Musicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même que pour composer de la musique il faut la savoir sans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet Art sans y rien entendre, & que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet, & même de le noter.

R O U S S E A U.

Je me doute bien aussi de cela. Mais votre intention est-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à son Auteur?

L E F R A N Ç O I S.

Je conviens que j'y pensois.

R O U S S E A U.

Vous y pensiez! Cela étant permettez-moi de grace encore une question. Avez-vous lu ce livre?

Je serois bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

R O U S S E A U.

En ce cas, je suis moins surpris que nous pensions vous & moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez & qui ne roulant que sur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits & qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raison, l'application, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compositeur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient restées confuses dans la tête des Musiciens & presque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une si grande clarté qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jusqu'alors avoient écrit sur cette matiere. On ne me persuadera jamais que cet article, ceux *d'expression, fugue, harmonie, licence, mode, modulation, préparation, récitatif, trio* (*)

(*) Tous les articles de musique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749 & remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert, comme entrant dans

la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ses Elémens de musique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems

& grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire, & qui sûrement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre dans lequel on peut apprendre la composition soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importants sont restés seulement indiqués pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire plutôt que sur ceux où il a mis la dernière main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne fait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne de gens qui ne sachant par une note de musique & guidés uniquement par leur oreille & leur goût ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulières, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des règles & qu'ils ne puissent déposer leurs compositions que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un

après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alem-

bert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que sur l'avis que celui-ci m'en donna je le priai de ne pas accepter.

livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

L E F R A N Ç O I S.

Ne connoissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je fais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public, que le Dictionnaire passe pour un ramassis de phrases sonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien sur la musique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, selon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à personne, si ce n'est à quelques Musiciens ou Amateurs étrangers qui paroïssent en faire cas avant qu'on les eût mieux instruits, mais les nôtres disent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la dernière reprise; l'enthousiasme du public poussé jusqu'au délire fait foi de la sublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J. c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'Art & de l'esprit humain, & jamais cet enthousiasme ne fut si vif que lorsqu'on sut que le divin J. J. ne savoit pas la musique. Or quoique vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne fait pas la musique n'a pu faire

un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

R O U S S E A U.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engoûe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engouement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célèbre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particulière à l'Art n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure musique quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece si la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire parce qu'il n'a pas cet acquis qui sup-

plée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition, & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Française. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Française qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possède supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette pièce est le récitatif: il est bien modulé bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la pièce, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs que les airs sans le récitatif; mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs.

Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de goût, c'est le parfait accord des paroles & de la musique, c'est l'étroite liaison des parties qui le composent, c'est l'ensemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoisse en ce genre. Le Musicien a par-tout pensé senti parlé comme le Poëte, l'expression de l'un répond toujours si fidèlement à celle de l'autre qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit; & l'on me dit que cet accord si juste & si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés? Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars & décousus qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

L E F R A N Ç O I S.

Votre objection ne m'est pas nouvelle; elle paroît même si solide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la piece entiere, paroles & musique, est d'une autre main, & que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer & l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même si bien établi que l'on n'en doute plus gueres; car enfin il faut bien nécessairement recourir à quelque explication semblable; il faut bien que cet ouvrage qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

R O U S S E A U.

J'entends: après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on

prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels, que cette piece, toute de la même main a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc, ce véritable auteur? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois?

L E F R A N Ç O I S.

C'est ce que j'ignore; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolese, comme un *Salve Regina*.....

R O U S S E A U.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé....

L E F R A N Ç O I S.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert sont & seront toujours tous de Pergolese dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

R O U S S E A U.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout

saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du Village à Pergolèse, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs sans nécessité.

L E F R A N Ç O I S.

Pourquoi non ? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'est plus naturel.

R O U S S E A U.

D'accord ; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées on sent les coutures & les piéces de rapport, & il me semble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune physionomie nationale : ce n'est pas plus de la musique Italienne que de la musique Française. Elle a le ton de la chose & rien de plus.

L E F R A N Ç O I S.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piéce un accent alors si neuf qu'il n'ait employé que là, & si c'est son unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, sans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un second Opéra semblable ? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela ; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

R O U S S E A U.

Bon ! vous voilà bien embarrassé ! Le pillard aura fait acointance avec l'Auteur : il se fera fait confier sa piéce, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoisonné. Cela est tout simple.

Vraiment, vous avez là de jolies idées!

R O U S S E A U .

Ah ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste , & quoiqu'il en soit du véritable Auteur de la piece , il me suffit que celui qui s'est dit l'être soit par son ignorance & son incapacité hors d'état de l'avoir faite , pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi , ni la lettre sur la Musique Française , ni aucun des autres livres qui portent son nom & dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs , concevez - vous qu'un homme doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages , aille au fort même de son effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-seulement n'est pas le sien , mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui , selon vous , eut assez de courage d'orgueil de fierté de force pour résister à la démangeaison d'écrire si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent , pour laisser mourir vingt ans sa tête dans le silence , afin de donner plus de profondeur & de poids à ses productions long-tems méditées , que ce même homme , l'ame toute remplie de ses grandes & sublimes vues aille en interrompre le développement , pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usurpée & très - inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens

par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui, & quiconque avec une tête active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangères par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fond. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait & même sans savoir la musique, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece ; elles devraient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent me touchent m'attendrissent, me donnent la volonté sincère d'être meilleur sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi ! ce fléau du genre - humain , cet ennemi de toute droiture de toute justice de toute bonté s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux le plus pur le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miseres humaines, à en montrer la

source dans les erreurs dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés, à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, & à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimère parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'est fait siffler d'eux & de tout son siècle pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fussent méchants, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs : il a consacré son plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre âme les passions nuisibles, à montrer que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent : enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse avec un charme si touchant avec une vérité si persuasive qu'une âme non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons ; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours, non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à

multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets ; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les profélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies le plus crapuleux le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les trainées des rues dans les plus infâmes réduits, il est hébété de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres ? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurecit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens grossiers brutaux cruels, que leur sang appauvri dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âpres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive ? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir

qui leur font auffi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se fert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases seroit l'ouvrage d'un vil débauché! comptez, Monsieur, qu'il n'en est rien : ce n'est pas avec de l'esprit & du jargon que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ses fins qu'à force de ruse & d'astuce aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états contre tous les partis sans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papistes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philosophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout est peint tout est démasqué sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre qui que ce soit, mais sans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi sa fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrâce, & tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarraffer même du succès de ses livres, sans s'informer au moins de l'effet qu'ils produisoient & de l'orage qu'ils attiroient sur sa tête, & sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence cette incurie est-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un misérable à qui l'on a ôté le nom de *scélérat* qu'on ne trouvoit pas encore assez abject, pour
lui

lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la bassesse & l'indignité de son ame ; vous voulez que ce reptile ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui , consacrant sa plume à la vérité , ne quête point les suffrages du public & que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes ? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes , les seuls qui pénètrent jusqu'à mon cœur , qui l'enflamment d'amour pour la vertu , qui l'attendrissent sur les miseres humaines , soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force ; tandis que tous les autres , écrits , à ce que vous m'assurez , par de vrais sages dans de si pures intentions , me glacent le cœur , le resserrent , & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur , de peine , & de haine , que le plus intolérant esprit de parti ? Tenez , Monsieur , s'il n'est pas impossible que tout cela soit , il l'est du moins que jamais je le croye , fût-il mille fois démontré. Encore un coup je ne résiste point à vos preuves ; elles m'ont pleinement convaincu : mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie , c'est que l'*Emile* & sur-tout l'article du goût dans le quatrième livre soit l'ouvrage d'un cœur dépravé , que l'*Héloïse* & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat , que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double , que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain , que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête , non du pur zele

d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur; non Monsieur; le mien ne se prêterait jamais à cette absurde & fautive persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

L E F R A N Ç O I S.

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres est qu'il en fait encore tous les jours.

R O U S S E A U.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

L E F R A N Ç O I S.

Bon, copier! il en fait le semblant pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche & couvrir sa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais personne ici n'en est la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

R O U S S E A U.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien, si à propos, & avec tant de succès?

L E F R A N Ç O I S.

Ce sont des fadaïses de toute espèce : des leçons d'Athéisme,

des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funebres, des traductions, des satyres.....

R O U S S E A U.

Contre ses ennemis, sans doute ?

L E F R A N Ç O I S.

Non, contre les ennemis de ses ennemis.

R O U S S E A U.

Voilà de quoi je ne me ferois pas douté.

L E F R A N Ç O I S.

Oh vous ne connoissez pas la ruse du drôle ! Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre, en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité & de l'auteur de toutes ses miseres, qu'il devoit avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernièrement un livre fort plat intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité sans même excepter Narcisse, & sans qu'il en manque une seule ligne.

R O U S S E A U.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent son nom je ne vois pas un orgueil aussi bête.

LE FRANÇOIS.

En se nommant il se contraignoit; à présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

R O U S S E A U.

Il a raison, cela lui réussit si bien! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ses livres que cet homme si fin publie avec tant de mystère en faveur des gens qu'il devrait haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru si contraire?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous? C'est de se jouer du public & de faire parade de son éloquence en prouvant successivement le pour & le contre & promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

R O U S S E A U.

Par ma foi! voilà, pour la détresse où il se trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être aussi haineux que vous le faites n'est gueres occupé de ses ennemis! Pour moi, sans être vain ni vindicatif, je vous déclare que si j'étois à sa place & que je voulusse encore faire des livres, ce ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il est réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'est une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide & bien ennemi de lui-même pour chanter la palinodie si mal à propos.

L E F R A N Ç O I S.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos sages si vertueux si justes si supérieurs à toute partialité, parmi toutes nos dames si sensibles, si favorables à un Auteur qui peint si bien l'amour, il ne s'est trouvé personne qui ait fait la moindre résistance aux argumens triomphans de nos Messieurs, personne qui ne se soit rendu avec empressement avec joie aux preuves que ce même Auteur qu'on disoit tant aimer, que ce même J. J. si fêté, mais si rogue & si haïssable, étoit la honte & l'opprobre du genre - humain; & maintenant qu'on s'est si bien passionné pour cette idée qu'on n'en voudroit pas changer quand la chose seroit possible, vous seul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous proposer une distinction neuve & imprévue qui ne le seroit pas si elle avoit la moindre solidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui selon moi ne dit pas grand'chose, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur usage communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter ou du moins d'embarrasser encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout

l'opprobre qu'il mérite, nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent souvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, & qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là; & l'on croit si bien que ces écrits sont de lui que nos Messieurs s'occupent depuis long-tems à les épulcher pour en extraire le poison.

R O U S S E A U.

Le poison!

L E F R A N Ç O I S.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche?

R O U S S E A U.

Eh bien, Monsieur, ce venin! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres?

L E F R A N Ç O I S.

Beaucoup à ce qu'on m'a dit, & même il s'y met tout à découvert dans nombre de passages horribles que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de

remarquer, mais qui frappent maintenant de surprise & d'effroi tous ceux qui, mieux instruits les lisent comme il convient.

R O U S S E A U.

Des passages horribles ! J'ai lu ces livres avec grand soin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

L E F R A N Ç O I S.

Ne les ayant pas lus c'est ce que je ne saurois faire : mais j'en demanderai la liste à nos Messieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle seulement qu'on cite une note de l'Emile où il enseigne ouvertement l'assassinat.

R O U S S E A U.

Comment, Monsieur, il enseigne ouvertement l'assassinat, & cela n'a pas été remarqué de la première lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces sages & graves Réquisitoires sur lesquels on l'a si régulièrement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

L E F R A N Ç O I S.

Ah c'est que ces livres étoient trop pleins de choses à reprendre pour qu'on pût tout relever.

R O U S S E A U.

Il est vrai que le bon le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inspiroit le *système criminel de la Religion naturelle* ne pouvoit gueres s'arrêter à des baga-

telles comme des leçons d'assassinat ; ou peut-être , comme vous dites , son extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites , dites , Monsieur , que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent , & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez , sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique non moins extravagant que funeste , & je ne me serois jamais douté du sens que vos Messieurs lui donnent si je n'avois vu par hazard une lettre insidieuse qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce sujet & la réponse qu'il a eu la foiblesse d'y faire , & où il explique le sens de cette note qui n'avoit pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après son cœur est sujet en se passionnant à des fougues qui l'entraînent au delà du but , & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils & méthodistes qui , sans s'animer sur rien au monde , ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire & qu'ils savent tourner sans se commettre pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même , & dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos Philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure , mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant & à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux que

que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur fût de lui-même & parlant d'abondance de cœur s'abandonne à toute sa véhémence; sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précède & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interpréteurs & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finissant cette lecture il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveler son accusation.

L E F R A N Ç O I S.

Je fais qu'on blâme en général cette manière d'isoler & défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste; mais par vos propres principes nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre: mais il y est fondu avec tant d'art, que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

R O U S S E A U.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le sentir, il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple qui ne me suis point avisé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

L E F R A N Ç O I S.

Eh qu'importe, s'il fait son effet sans être apperçu ? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier, mais de la lecture entière du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?

R O U S S E A U.

Rien, sinon qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain plus juste, meilleur que je n'étois auparavant ; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

L E F R A N Ç O I S.

Oh je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

R O U S S E A U.

Ah, je le crois ! mais ce n'est pas la faute des livres : car pour moi plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux ; & je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

L E F R A N Ç O I S.

Dites avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches sont tous des hommes de la plus sublime vertu & de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

R O U S S E A U.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais, mais sincère dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoissance de cause, & de décider sur cet article entr'eux d'un côté escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela, lisez vous-même les livres dont il s'agit & sur les dispositions où vous laissera leur lecture jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'est, je crois le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

L E F R A N Ç O I S.

Quoi! vous voulez m'imposer le supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin?

R O U S S E A U.

Non, Monsieur, je veux que vous lisiez le vrai système du cœur humain rédigé par un honnête homme & publié

sous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue on pourroit se résoudre à lire ces livres, si ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous excepté vous seul à les trouver nuisibles & dangereux; ce qui prouve assez que ces livres ont été composés, non comme vous dites par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite à la faveur duquel ils surprennent séduisent & trompent les gens.

R O U S S E A U.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raisons & choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je serois obligé de croire sans aucune raison probante que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix, quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde?

R O U S S E A U.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant favoir combien de gens dans cette affaire ne voyent comme vous que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le silence faute d'oser se faire entendre, il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui sur cet article disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

L E F R A N Ç O I S.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

R O U S S E A U.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, & sans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits

ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvoit de mauvais desseins.

L E F R A N Ç O I S.

Si je fais pour vous cet effort, n'espérez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou selon vous celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, & à démêler à travers son hypocrisie le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-tems.

R O U S S E A U.

Que m'osez-vous proposer? Moi que j'aïlle chercher un pareil homme! que je le voye! que je le hante! Moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore! Rousseau vous a-t-il donc paru facile en liaisons au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci sur mes pas, je ne m'en consolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

L E F R A N Ç O I S.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence & de ne lui jamais laisser con-

noître que vous ayez même aucun soupçon de tout ce que je vous ai dévoilé?

R O U S S E A U.

Comment? Vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru le tems qu'il a falu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il faloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

L E F R A N Ç O I S.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a quant à sa durée d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez vous devez même répandre publier par-tout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus sa diffamation, le rendre autant qu'il est possible odieux méprisable exécration à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystère & de commisération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de se défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait & comment on le fait.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre quand vous me les avez imposés , & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer , vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent & que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc , je vous prie , & comptez sur toute mon attention.

L E F R A N Ç O I S.

O mon bon ami ! Qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître , va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démasqué ce malheureux ; ils étoient ses amis , ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête & simple , par une humeur crue alors facile & douce , par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs sans prétendre à la concurrence , ils le rechercherent se l'attachèrent & l'eurent bientôt subjugué ; car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux prenant tout d'un coup l'effor s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre , eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées , ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien , que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystere , & dès-lors , persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux , ils formerent la ferme résolution

solution de trouver ce qu'ils cherchoient & prirent à loisir les mesures les plus sûres pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise & dont il leur confia le secret sans nécessité sans utilité, non comme disoit l'hypocrite pour ne rien cacher à l'amitié & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit ; mais plutôt, comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystere obscur de son caractère. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs pièges autour de lui, ils passerent aisément de sa confiance à celle des complices de sa faute desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent & de grandes promesses, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit & parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit aussi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient pressenti si-tôt que ces livres firent du bruit, savoir que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monstre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans masquoit l'ame d'un scélérat sous les dehors d'un honnête homme.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez-là.

L E F R A N Ç O I S.

Vous avez vu en quoi consistoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien ; cependant quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devoient ils vouloient le démasquer mais ils ne vouloient pas le perdre , & l'un sembloit pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir ? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes : car pour du repentir ils savoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils savoient ce qu'ils devoient à la justice à la vérité à la sûreté publique , mais ils ne savoient pas moins ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'intimité , ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme , & leurs honnêtes ames , pleines encore de commisération pour lui, vouloient sur-tout éviter le scandale , & faire qu'aux yeux de toute la terre il leur dût son bien-être & sa conservation. Ils concerterent donc soigneusement leurs démarches & résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes , que la connoissance ne s'en répandit

dans le public qu'à mesure qu'on y reviendrait des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée & qu'il paroïssoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il falut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise; il la falut déguïser. Cela paroïssoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes-gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point tout cela, & bientôt avec les renseignemens suffisans pour l'accuser & le convaincre sans qu'il parût que ce fût lui qui les eut fournis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états :

tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & suffisamment aggravé, tout le reste devint facile. On put sans soupçon d'animosité se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & seulement pour l'acquiesce de leur conscience; & voilà comment dirigé par des gens instruits du caractère affreux de ce monstre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-tems, ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement, & du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voilà l'état où il falut amener les choses pour rendre croyables même avec toutes leurs preuves les noirs mystères qu'on avoit à révéler, & pour le laisser vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une absolue impunité. Car une fois bien connu l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire personne & ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par ses amis & par leurs amis, de suivre ses projets exécrables & de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne, & que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier

à l'enfreindre, tandis que le public entier, sans distinction de rang d'âge de sexe de caractère, & sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues & de les favoriser par pitié pour ce malheureux : car vous devez sentir que là-dessus sa sûreté tient à son ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus, il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévèrement, ou laisser dans l'obscurité.

R O U S S E A U.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne, qu'il se donne des complices, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la sorte il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles & pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les

bons & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté son impunité dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

L E F R A N Ç O I S.

Votre objection pourroit avoir de la force s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entre eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer ont tous

pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

R O U S S E A U.

C'est en effet un méchant d'une espece bien particuliere que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

L E F R A N Ç O I S.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, & si particuliere que la nature n'en a jamais produit & j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénètre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne fût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de ce qui le regarde & l'intéresse le plus, qu'il se sentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé

autour de lui des murs de ténèbres impénétrables à ses regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singulière la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue & de ceux qui en ont dirigé l'exécution ; & ce qui n'est pas moins étonnant encore est le zèle avec lequel le public entier s'y prête, sans appercevoir lui-même la grandeur la beauté du plan dont il est l'aveugle & fidèle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espèce, quelque bien concerté qu'il pût être n'auroit pu s'exécuter sans le concours du Gouvernement : mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les séditieux écrits respiroient l'austérité républicaine & qui dit-on haïssoit le Vifirats, méprisoit les Vifirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent justes, que les peuples fussent libres & que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer & le surveiller ; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sûreté du coupable autant qu'à son avilissement, & sous un air bruyant de protection rendant sa diffamation plus solennelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute espèce de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicioeux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complètement on n'a épargné ni soins ni tems ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont
les

les cajoleries l'ont attiré dans leurs pièges , tous ceux qui , l'ayant connu dans sa jeunesse ont fourni quelque nouveau fait contre lui , quelque nouveau trait à sa charge , tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit ont été récompensés de maniere ou d'autre , & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches , pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à Venise à Turin , en Savoye en Suisse à Geneve , par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès ont laissé de lui dans ces pays les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement de grands voyages pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zele.....

R O U S S E A U.

Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà , comme vous le dites un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux bien intéressant de suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a falu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe

& d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci sans la donner la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé?

L E F R A N Ç O I S.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir : mais au fond qu'importent ces formes quand le délit est bien prouvé. La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échapper au supplice) ne fait rien contre les preuves & n'empêche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est sur-tout dans le cas présent où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grace, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écoulant que la justice on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne falloit que le saisir le punir, & tout étoit

fait. On se fût épargné des embarras des soins des frais immenses, & ce tissu de pièges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commiseration pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien falu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il se plaindre? Pour le laisser vivre parmi les hommes il a bien falu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs savent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs semblables pour comploter avec eux leurs mauvais desseins; mais on les empêche de se lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le seul plaisir de nuire; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand & si sûr que depuis qu'on le surveille & qu'on éclaire tous ses secrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action, & ce n'est jamais qu'au leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le surprendre.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent! Qui croiroit qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

L E F R A N Ç O I S.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'est le mystère dont il a falu le couvrir. Il faloit peindre le personnage à tout le monde sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il faloit instruire l'univers de ses crimes, mais de telle façon que ce fût un mystère ignoré de lui seul. Il faloit que chacun le montrât au doigt sans qu'il crût être vu de personne. En un mot c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire sans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre : mais les projets fondés sur des principes généraux échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui on en rend l'exécution bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger & seul il étoit sans appui, sans parens sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler; on n'a fait pour l'isoler tout-à-fait que suivre sa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le féquestrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser

une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser ? Ne falloit-il pas en le laissant au milieu des citoyens s'attacher à le leur bien faire connoître ? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique sans crier à chacun de se garder du serpent ? N'étoit-ce pas surtout une obligation particuliere pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans & de le voir les premiers à travers ses déguisemens tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde ? Ce grand devoir de le faire abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de pièges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons qu'au milieu de cette liberté feinte il ne puisse ni dire un mot ni faire un pas ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on feroit contraint de lui faire & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour avoir le tems de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris; quel mal lui a-t-on fait ? Il falloit, par la même raison, l'empêcher de s'établir à Geneve; on l'y a fait décréter aussi; quel mal lui a-t-on fait ? on l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes ne l'ont point atteint; quel mal donc lui ont-ils fait ? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié & de toute

la Suisse ; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insçu depuis long-tems , & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même , & de quoi se plaint-il aujourd'hui ? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre ? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il est vrai ; mais qu'importe ? quelles blessures lui font-elles ? N'est-il pas fait pour les souffrir , & quand chaque passant lui cracheroit au visage , quel mal après tout , cela lui feroit-il ? Mais ce monstre d'ingratitude ne sent rien , ne fait gré de rien , & tous les ménagemens qu'on a pour lui loin de le toucher ne font qu'irriter sa férocité. En prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre , & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'est sa coupable défiance qui seule le rend misérable. Sans elle il feroit un peu plus dupe , mais il vivroit tout aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique , il s'est vu par-là celui des attentions de tout le monde.

(*) Choisir un Anglois pour mon dépositaire & mon confident , seroit ce me semble , réparer d'une manière bien authentique le mal que j'ai pu penser & dire de sa nation. On l'a trap abusée sur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (+).

(+) *M. Rousseau étoit si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre , que peu de tems avant sa mort , il donna commission à l'Editeur de lui chercher un asyle dans ce pays pour y finir ses jours.*

Note de l'Editeur.

C'étoit à qui le fêteroît, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états sans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content !

R O U S S E A U.

Il avoit tort, mais il devoit être bien surpris ! Ces Grands-là ne pensoient pas, sans doute, comme ce Seigneur Espagnol dont vous sâvez la réponse à Charles-quint qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

L E F R A N Ç O I S.

Le cas est bien différent : vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

R O U S S E A U.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat ?

L E F R A N Ç O I S.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le Connétable favoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

(*) On a dit-on rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le

Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un asyle charmant dans ses terres par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

R O U S S E A U.

Jean-Jaques ne fait donc pas qu'il est un scélérat ?

L E F R A N Ç O I S.

Le fin du projet est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en savoit rien ou comme si on l'ignoroit soi-même. De cette sorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme on l'obsède si bien sous un air d'empressement pour son mérite que rien de ce qui se rapporte à lui ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on fait toujours d'avance, les murs les planchers les ferrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, & l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement; c'est-à-dire de mouches venimeuses, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'est une chose assez plaisante de voir les barboteuses de nos Messieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne sont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes histoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure est devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Messieurs,

R O U S S E A U.

N'en fut-il point un pour vos Dames? Si ce n'étoit pas
là

là le plus bruyant de ses forfaits, c'en feroit sûrement le plus irrémissible.

L E F R A N Ç O I S.

Ah Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant & de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute & qu'on garde des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes ni communication ni consolation ni conseil ni lumières, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténèbres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*) & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner au pre-

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous

ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

mier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public il y est regardé & traité comme un pestiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barriere, & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge ou en éludant ses questions d'un ton si rude & si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré signalé recommandé partout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux favoyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanac, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris, le seul desir manifesté de trouver une chose telle qu'elle soit est pour lui l'infailible moyen de la faire disparaître. A son arrivée à Paris il cherchoit douze chansonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti dès l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu à force de petites attentions multipliées à le tenir dans cette ville immense toujours sous les yeux de la populace qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations? On ne passera point pour lui, même en payant la voiture entière. Veut-il se faire décroter? Les décroteurs, sur-tout ceux du

Temple & du Palais-royal lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg? Ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un fuisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroïssoit si barbare & si ridicule en ce siècle philosophe que, déjà négligée, on alloit la supprimer tout-à-fait, si nos Messieurs ne se fussent avisés de la renouveler bien précieusement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner sa figure & son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant, & en le faisant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu soin qu'on le mît en station directement sous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on desire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Mes-

(*) Il y auroit, à me brûler en personne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Messieurs à se priver de ce plaisir. Le premier est qu'étant une fois mort & brûlé, je ne serois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaisir plus grand de me

tourmenter vif. Le second, bien plus grave, est qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils osent encore en courir le risque.

sieurs m'a même assuré avoir eu le sensible plaisir de voir des mendians lui rejeter au nez son aumône & vous comprenez bien

R O U S S E A U .

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame ! quelle charité ! le zele de vos Messieurs n'oublie rien.

L E F R A N Ç O I S .

Outre toutes ces précautions on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions & les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse implorent son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette manière on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore & qu'il continuoît de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier mais infailible à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénètre enfin ce manège, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on se propose en le faisant passer pour un homme insensible &

dur. Car encore une fois rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux desseins que de le rendre tellement haïssable à tous, que dès qu'il desire une chose c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir, & que dès qu'il s'intéresse en faveur de quelqu'un ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

R O U S S E A U.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroissent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la risée le jouet du genre-humain & de le rendre le plus abhorré des mortels.

L E F R A N Ç O I S.

Eh ! sans doute. Voilà le grand le vrai but des soins généreux de nos Messieurs. Et graces à leur plein succès, je puis vous assurer que depuis que le monde existe jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

R O U S S E A U.

Mais ne me disiez-vous pas au contraire que le tendre soin de son bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard ?

L E F R A N Ç O I S.

Oui, vraiment, & c'est-là sur-tout ce qu'il y a de grand de généreux d'admirable dans le plan de nos Messieurs qu'en l'empêchant de suivre ses volontés & d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui est nécessaire & nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il

soit rassasié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses & dérisoires (*), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son Isle & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas & on le sert de son goût en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire : on voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'est un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler ; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile, que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré l'on n'a pas oublié les libraires, sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Bastille sous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loisir sur le compte de J. J. (†). On a recommandé à tout ce qui

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple

M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

(†) On y a détenu de même en même tems & pour le même effet un Genevois de mes amis, lequel,

l'entoure de veiller particulièrement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légèrement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appelle ses confessions & que nous appellons ses mensonges avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé : mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin : car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut fortir de ses mains sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent est de s'attacher à le faire jaser ; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut ou du moins comme on le veut pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact

aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs

droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice la vérité l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là ?

des indiscrettes vivacités qui lui échappent , & qu'on amplifie & commente de sang - froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumiere ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs & l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort , de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font , s'ils font à Paris ou absens, ni même s'ils sont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fausses ou de dangereuses, qui feroient de sa part de nouveaux crimes s'il s'avisait de les répéter. En province on empêchoit aisément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affectation l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il puisse tirer quelque instruction qui le regarde, & sur-tout celles où nos Messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose personne n'en fait rien; s'il s'informe de quelqu'un personne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empressement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, sinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ses bienfaiteurs suppléant généreusement de leur bourse à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion & le bon marché, pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu peuple dans leur confiance, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui de
façon

façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober ; & cette charité , qu'on s'attache à rendre bruyante , a peut-être contribué plus que toute autre chose à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

R O U S S E A U.

Comment, ses amis ?

L E F R A N Ç O I S.

Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur, &, ce qui est très-bien trouvé, pour le faire accuser d'ingratitude en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

R O U S S E A U.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

L E F R A N Ç O I S.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laisser libre sans danger, que sa diffamation fût universelle (*).

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela passe toute croyance, & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approba-

tion publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi tous ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple & dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés; & cela présentoit plus de difficulté; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insçu pouvoit scandaliser les simples, mais sur-tout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement toute instruction, tout moyen de défense & de justification, toute occasion de faire expliquer personne, de remonter à la source des lumieres qu'on a sur son compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes-gens. Or pour l'intéresser, cette populace à ce mystere sans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui est de faire le fier sur les dons & de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

R O U S S E A U.

Mais, je crois que vous & moi serions assez capables d'une pareille arrogance: qu'en pensez-vous?

L E F R A N Ç O I S.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes-gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejeter les menues charités de nos Messieurs?

R O U S S E A U.

Du même droit, peut-être, que les mendiants rejettent les

siennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône? car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a & ne demande rien à personne.

L E F R A N Ç O I S.

Eh non! Celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord; mais il cède à la fin tout doucement quand on s'obstine.

R O U S S E A U.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, & retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche?

L E F R A N Ç O I S.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce seroit, j'en conviens outrager un honnête homme: mais c'est le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles, & c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude, par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

R O U S S E A U.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoissance?

L E F R A N Ç O I S.

Non, mais c'est l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très-bien nos Messieurs, l'argent rachete tout, & rien

ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyans qui demandent le concours de beaucoup de gens & sur-tout du menu peuple qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misere & le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, & l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité & par conséquent plus cheres (*). Au fond cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche : mais pour le même argent il est mieux servi, sa bassesse & la générosité de nos Messieurs circulent ainsi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & méprisable en paroissant ne songer qu'à son bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'apperçoive pas de ce

(*) Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroissent en M. Rouseau vers la fin de ses jours, faisoient craindre à sa femme qu'il ne succombât, faute d'une nourriture saine. Elle se décida alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieusement

son mari, sur le prix qu'on la faisoit payer sa petite provision de bouche. Voici le fait, & c'est ainsi que cet infortuné voyoit par-tout la confirmation de ses malheurs. Ses adversaires s'y sont pris bien adroitement, en poussant à bout sa sensibilité : c'étoit seulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise sur sa grande ame.

Note de l'Editeur.

petit manège , & tant mieux : car s'il se fâche , cela prouve de plus en plus son ingratitude , & s'il change de marchands on répète aussitôt la même manœuvre , la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs , & plus il les resserre.

R O U S S E A U.

Voilà , je vous l'avoue , ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais , Monsieur , vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit , se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

L E F R A N Ç O I S.

Je les blâmerois fort pour tout autre ; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte , sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J. nos Messieurs l'aiment , ils veulent le conserver à tout prix ; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur système , injuste peut-être en lui-même , est rectifié par l'intention.

R O U S S E A U.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte : car on ne va point au bien par le mal ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche , comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat.

Oh le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre ou pour le frustrer du produit de son labeur en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre pour insulter à sa misère & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres tems.

R O U S S E A U.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions & d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais quand, pour l'unique plaisir de rendre sa diffamation plus complète on lui passe journellement tous ses crimes, qui peut être surpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux ? C'est une objection que je vous ai déjà faite & que je répète, parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté je vois que, malgré toutes les mesures qu'on a prises, il va toujours son train comme auparavant, sans s'embarrasser en aucune sorte des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis là-dessus tant de précautions que pendant quarante ans trompant exactement tout le monde il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont

il est bien sûr qu'aucun n'échappe à ses surveillans , & qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes-gens à la furie d'un scélérat , pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes , qu'il leur seroit si aisé d'empêcher ?

L E F R A N Ç O I S.

Ils ont leurs raisons pour cela.

R O U S S E A U.

Je n'en doute point : mais ceux-mêmes qui commettent les crimes ont sans doute aussi leurs raisons ; cela suffit-il pour les justifier ? singulière bonté , convenez - en , que celle qui pour rendre le coupable odieux refuse d'empêcher le crime , & s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il fait sa proie. Laisser commettre les crimes qu'on peut empêcher n'est pas seulement en être témoin c'est en être complice. D'ailleurs si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait , que sert donc de l'espionner de si près avec tant de vigilance & d'activité ? Que sert d'avoir découvert ses œuvres pour les lui laisser continuer comme si on n'en savoit rien ? Que sert de gêner si fort sa volonté dans les choses indifférentes pour la laisser en toute liberté dès qu'il s'agit de mal faire ? On diroit que vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable , si bien entendue , & digne de personnages si vertueux ?

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entière satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrationnable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge qui dans le fond importe assez peu, car puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du système que l'on suit à son égard est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs & toute lumière certaine des choses dont il est accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop scandaleuse, & qui ne souffre pas qu'il soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce seroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commisération qu'on veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sûreté publique est premièrement de le surveiller si bien qu'il n'entreprene rien qu'on ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & sur le reste d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien
avertis

avertis ceux qui s'exposent à ses attentats ne doivent s'ils y succombent s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

R O U S S E A U.

Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, sur-tout quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premières victimes?

L E F R A N Ç O I S.

Point du tout. Quelque familièrement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrirent au sien, d'anciens amis qu'il regrette & dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence; le lien de l'amitié lui pèse; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

On ne doit pas disputer contre les faits; mais convenez que vous me peignez - là un bien singulier personnage, qui n'empoisonne que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veulent rechercher hanter un pareil monstre dont l'abord seul devoit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Messieurs & faite pour l'espionnage s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas lui, misantrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, se rendre difficile sur les liaisons, qu'il doit voir, accueillir rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots. Eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci peuvent malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'exposer par l'avantage qu'ils en espèrent au risque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à se faufiler avec lui, voilà, Monsieur, ce qui me passe. Que lui disent - ils donc? Quel ton peuvent - ils prendre avec un pareil personnage? Un aussi grand scélérat peut très-bien être un homme vil qui pour aller à ses fins souffre toutes sortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais

vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

L E F R A N Ç O I S.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire quand elle mène à quelque nouvelle découverte sur son caractère affreux. Un tel caractère tient du prodige & ne sauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscretion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut favoriser sans risque ; car s'il se fâche il s'accuse lui-même, & s'il ne se fâche pas, en lui disant ainsi ses vérités indirectement, on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui en feignant de le prendre pour un honnête homme.

R O U S S E A U.

Je ne fais si ces plaisirs-là sont fort doux, pour moi je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois assez du même avis puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur,

à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

L E F R A N Ç O I S.

Eh non vraiment. C'est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves n'est-il pas complètement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre. Où regne l'évidence du délit la conviction du coupable n'est-elle pas superflue ? Elle ne feroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

R O U S S E A U.

Ah, graces au Ciel, je respire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

L E F R A N Ç O I S.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouissement subit après l'air morne & pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & si différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Messieurs quand ils parlent de J. J. & de ses crimes ?

R O U S S E A U.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre ; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont

J'aurois fait cas moi-même ; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides , & qui , même eût-elle été plus pure n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité : mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités , & ceux qui m'y ont plongé se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre & que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie , bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime , ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture ni vérité , ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames parce qu'ils l'étoient dans la mienne , & sans lesquels toute société n'est que tromperie & mensonge , je me suis retiré au-dedans de moi , & vivant entre moi & la nature , je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul , que je ne conversois pas avec un être insensible & mort , que mes maux étoient comptés , que ma patience étoit mesurée , & que toutes les miseres de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siècle ; elle n'est pas faite pour moi ; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur , plus consolante dans l'adversité , plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels , j'y sentoient tant de rapport avec mes propres dispositions que seul parmi tous les

Auteurs que j'ai lus il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme que je retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance & le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi; je me trouvois seul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifièrent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons que je cessai de craindre comme on me le crioit sans cesse qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce siècle où la philosophie ne fait que détruire, cet Auteur seul édifioit avec solidité. Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la passion qui les avoit dictés, & le but personnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantastique que nos institutions & nos préjugés lui

ont substitué : lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public sans vue secrète & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-tems, d'un écrivain qui méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fausse apparence sans réalité, sans vérité, sans attachement, sans aucun véritable accord de sentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié sincère, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie & la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étois plein de ces sentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu resserrer mon cœur & en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de célestes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du sort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma misère ; vous m'ôtez toutes les espérances qui me

la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance , un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu , m'animoit à la chérir à l'idolâtrer à tout espérer d'elle ; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux , sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie , & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premières déclarations me bouleversèrent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes , & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet , vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes , & fidèlement suivi par tout le monde , mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses , si pleines de ruse & d'astuce , que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un système la haute opinion que vous vouliez m'en donner , & lorsque vous les combliez d'éloges je sentoais mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses , comment la fausseté la trahison le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité , comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même , & rappelez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah convenez
du

du moins que tant d'enveloppes ténébreuses font un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout , cette bizarre conduite , toute choquante qu'elle me paroïssoit , n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde , & que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités , il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le scandale de cette indulgence & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresse à l'envi de le raffasier d'opprobres & d'indignités , loin de le plaindre je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois , & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée , & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations toutes les ressources toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumière est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé , quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun , vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves , & si je n'ai pas vu l'impoffure où vous prétendez voir l'évidence , cette évidence

au moins a tellement disparu à mes yeux , que dans tout ce que vous m'aviez démontré je ne vois plus qu'un problème insoluble , un mystère effrayant impénétrable , que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment , Monsieur , vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction , & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé les preuves qui le condamnent , quelque fortes qu'elles soient , quelque convaincantes qu'elles paroissent , manquent du sceau qui peut les montrer telles , même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé , comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort , car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre on peut avoir raison , mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner , & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent , bien que la chose soit possible & facile , quand on prend des mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler , quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation l'accusateur les preuves , dès - lors toutes ces preuves devenues suspectes perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Ce grand principe , base & sceau de toute justice , sans lequel la société humaine crouleroit par ses fondemens est si sacré si inviolable dans la pratique que quand toute la ville auroit vu un homme

en assassiner un autre dans la place publique , encore ne puniroit-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

L E F R A N Ç O I S.

Hé quoi ! des formalités judiciaires qui doivent être générales & sans exception dans les tribunaux quoique souvent superflues font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses , faire que ce qui est démontré cesse de l'être , rendre obscur ce qui est évident , & , dans l'exemple que vous venez de proposer , le délit seroit-il moins avéré le prévenu seroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre , & quand sur la seule notoriété du fait on l'auroit roué sans tous ces interrogatoires d'usage , en seroit-on moins sûr d'avoir puni justement un assassin ? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires font-elles nécessaires à l'égard d'un monstre dont la vie n'est qu'un tissu de crimes , & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme ?

R O U S S E A U.

Vous me faites frémir. Est-ce vous qui parlez ainsi ? si je le croyois je fuirais au lieu de répondre. Mais non , je vous connois trop bien. Discutons de sang-froid avec vos Messieurs ces questions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre social la conservation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle est cette grace , il faudroit voir d'abord si

c'en est ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace suppose celui de punir, & par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premièrement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où regne l'évidence ; & moi je pense au contraire qu'en fait de délit l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions il faut que ces passions s'entrechoquent se combattent & que celle qui accuse trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raison seule & la justice rompent l'équilibre & fassent pencher la balance. Quand un homme se fait le délateur d'un autre il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrète qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse il est animé du vif desir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas passer pour calomniateur ; & comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'est donné tout le tems d'arranger ses machines & de concerter ses moyens & ses preuves, le moins qu'on puisse faire pour se garantir de surprise est de les exposer à l'examen & aux réponses de l'accusé qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, & qui seul encore peut donner tous les éclaircissmens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la dé-

position des témoins en quelque nombre qu'ils puissent être n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts opposés doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumière de la vérité, c'en est du moins le meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force & que le contre-poids de l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux supposer tranquille impartial, uniquement animé de l'amour de la justice, qui communément n'inspire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à sa fantaisie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expose ? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu, s'ose donner pour ce juge-là ? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire qu'il se sente l'infailibilité d'un Dieu.

Que feroit-ce si, au lieu de supposer ici un juge parfaitement integre & sans passion, je le supposois animé d'un desir secret de trouver l'accusé coupable, & ne cherchant que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux ?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe : mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il

n'a nul espoir d'offusquer , qui travailleroit bien vite à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui , pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point , à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti , il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard , & ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célèbres que lui lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont elle soit contente , & je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est toujours injuste & téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre ; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde , non-seulement le juge sans l'entendre , mais se cache de lui pour le juger , quelque prétexte spécieux qu'il allégué & fût-il vraiment juste & vertueux , fût-il un ange sur la terre , qu'il rentre bien en lui-même , l'iniquité sans qu'il s'en doute est cachée au fond de son cœur.

Etranger , sans parens , sans appui , seul , abandonné de tous , trahi du plus grand nombre , J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie , qui est-ce qui a pris sa défense & parlé pour lui , qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation les accusateurs les preuves avec ce zèle & ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami ?

L E F R A N Ç O I S.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé?

R O U S S E A U.

Avois-je les lumières nécessaires pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître? Puis-je deviner les éclaircissemens les objections les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense & sans défenseur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En seroit-ce assez pour vous juger sans appel & sans vouloir vous écouter?

Monsieur, c'est ici depuis que le monde existe la première fois qu'on a violé si ouvertement si publiquement la première & la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé; il n'y a que

celui des accusateurs & même un intérêt très - pressant qui puisse les y déterminer , & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non , il n'y a point , je ne dis pas de juge éclairé , mais d'homme de bon sens qui , sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation les témoins les preuves , ne sente que tout cela ne peut dans aucun cas possible s'expliquer raisonnablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit , quand le crime est évident , à rouer l'accusé sans l'entendre ? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires , après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés , bien entendus bien confrontés , bien jugés selon toutes les formes & sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit , quand le crime est évident , à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes , parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé , & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse illusoire & causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples ? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un
homme

homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire attesté par un témoignage public & unanime se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu mais si semblable au premier de taille de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si sur cette prétendue notoriété on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter, & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. " Un malheureux, disent les lettres de Londres, alloit subir le dernier supplice & il étoit déjà sur l'échafaud, quand un spectateur perçant la foule cria de suspendre l'exécution & se déclara l'auteur du crime pour lequel cet infortuné avoit été condamné, ajoutant que sa conscience troublée (cet homme apparemment n'étoit pas philosophe) ne lui permettoit pas en ce moment de sauver sa vie aux dépens de l'innocent ". Après une nouvelle instruction de l'affaire, le condamné, continue l'article, " a été renvoyé absous, & le Roi a cru devoir faire grace au cou-

„ pable en faveur de sa générosité „. Vous n'avez pas besoin, je crois de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, & sur la première en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet autre jugement, où, sur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accusé, le douzième aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collègues que de joindre sa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroissoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre où les procédures criminelles se font publiquement, au lieu qu'en France où tout se passe dans le plus effrayant mystère, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper, restent, ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espèce qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à St. Eustache me semble un avertissement bien solennel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumières, d'opprimer & mépriser moins la faiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux.

Que la singularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans son espece , qu'on les dispute , qu'on les nie enfin si l'on veut , combien d'autres cas non moins imprévus non moins possibles peuvent être aussi singuliers dans la leur ? Où est celui qui fait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes , abusés par de fausses apparences , peuvent prendre l'imposture pour l'évidence , & l'erreur pour la vérité ? Quel est l'audacieux qui , lorsqu'il s'agit de juger capitalement un homme , passe en avant & le condamne sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des pièges du mensonge & des illusions de l'erreur ? Quel est le juge barbare qui , refusant à l'accusé la déclaration de son crime , le dépouille du droit sacré d'être entendu dans sa défense , droit qui , loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence est telle qu'on la suppose , très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture & de verser le sang innocent , même après avoir entendu l'accusé. Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour la sûreté de l'innocence ? Eh qui ne fait , au contraire , que loin de s'y fâcier de savoir si un accusé est innocent & de chercher à le trouver tel , on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix , & qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui sont pas formellement accordés par la loi , tellement que si , dans quelque cas singulier il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue , c'est au prévenu d'expier , quoiqu'innocent , cet oubli par son supplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges est d'avoir des victimes à tour-

menter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laisser échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique persuadés de son innocence, ils se hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle ; avides de sang à répandre, ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites ; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour ou n'y vienne que par hasard longtemps après la mort des accusés, & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez, Monsieur, cette question n'a-voit besoin de ma part d'aucune réponse, & si, quand vous la faisiez elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit

être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on se permettroit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une sécurité si cruelle & si téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légère & dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé personne ne l'eût pu croire, & si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux & ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre, qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent, que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier

entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi ! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais , vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres ! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve , & qu'il suffit pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable ? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'imposture , si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insçu & en se cachant de lui, il suffit de multiplier de charger les accusations , de les rendre noires jusqu'à faire horreur , en sorte que moins elles seront vraisemblables , & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent ; mais ce que je fais mieux encore , c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre & n'en sauroit dispenser. La même raison qui selon vous rend sa conviction superflue en est une de plus selon moi pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique , invincible , & dans toutes les formes ; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé , je crois tous les autres sans preuves , mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

L E F R A N Ç O I S.

Vous avez raison : mais prenez mieux ma pensée & celle

de nos Messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à son caractère affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu suivi examiné avec le plus de soin s'accordent sur cet article & le reconnoissent unanimement pour être, comme disoit très-bien son vertueux patron Monsieur Hume, la honte de l'espèce humaine & un monstre de méchanceté. L'exacte & régulière discussion des faits devient superflue quand il n'en résulte que ce qu'on fait déjà sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur & l'aversion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

R O U S S E A U.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractère indépendamment des faits, il faudroit que je comprisse comment indépendamment de ces mêmes faits on a si subitement & si sûrement reconnu ce caractère. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé & bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant

été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, souvent trompeuses, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle que jadis on le jugeoit équitablement & sans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec passion & prévention.

L E F R A N Ç O I S.

Eh c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappelez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens si contradictoires dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a long-tems abusé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences & n'y regardoient pas de si près. Mais depuis qu'on s'est mis à l'épier avec plus de soin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie ; tout son faste moral a disparu, son affreux caractère a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient qui l'estimoient parce qu'ils étoient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, & ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si long-tems. On voit avec la dernière clarté
que,

que , différent de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'est dissipée , il est le même qu'il fut toujours.

R O U S S E A U.

Voilà dequoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte & qu'on n'y soit plus aujourd'hui , c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui confirme son jugement rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens ses regards ses gestes sont interprétés selon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres disent ou font & qu'on dit ou fait soi-même indifféremment prennent un sens mystérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner , on veut être pénétrant ; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout selon le préjugé qu'on a , & l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été qu'en se persuadant que c'est faute d'attention non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai que si deux hommes ont d'un troisième des opinions opposées , cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui , & chacun , à force d'interprétations subtiles

prouvera que c'est lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment affectés nous fait des impressions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe on peut s'abuser encore en concluant qu'on se trompoit autrefois tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce si le prestige des passions s'y joignoit encore ? si de charitables interpretes toujours alertes alloient sans cesse au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations pour tout défigurer tout noircir tout empoisonner ? On fait à quel point la haine fascine les yeux. Qui est-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de son aversion, qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens ; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait, & s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'est bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence est donc ici que voyant jadis J. J. sans intérêt on le jugeoit sans partialité, & qu'aujourd'hui la prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité ?

S'il est impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé que la connoissance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J. ; si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte

un jugement impartial infaillible éclairé , il s'ensuit que sa condamnation si hautement si fièrement prononcée est non-seulement arrogante & téméraire , mais violemment suspecte de la plus noire iniquité ; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait , on n'a pas non plus celui de lui faire grace , puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard , quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle , est trompeuse & fausse , & quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter sa personne ils en imposent & mentent , puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable , qu'un innocent ne méritant aucun châtiement n'a pas besoin de grace & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes , en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point , & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grace sur laquelle vous insistez si fort , & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misère en misère sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace ? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi ! c'est par bonté par commisération par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public , la risée de la canaille , l'horreur de l'univers , qu'on le prive de toute société humaine , qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange , qu'on

s'amuse à l'enterrer tout vivant ? S'il se pouvoit que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice , voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nous de la vie à condition de la passer ainsi ? Non sans doute ; il n'y a point de tourment point de supplice que nous ne préférassions à celui-là , & la plus douloureuse fin de nos maux nous paroîtroit desirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh ! quelle idée ont donc vos Messieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice ? Non non , quoiqu'ils en puissent dire , ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

L E F R A N Ç O I S .

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi ; puisqu'au milieu de tout son opprobre il ne laisse pas de vivre & de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les âmes viles insensibles à la honte y sont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en sent digne : c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

R O U S S E A U .

L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme , au contraire , qu'il

faut apprécier le sang-froid. Pour moi je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut si fier si orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, selon vous, se contenir & garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens & de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, & se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme à présent insensible à tant d'indignités s'abreuve à longs - traits d'ignominie & se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel. De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible il faut les sentir injustes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes : car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne sont pas pour celui qui les reçoit, & dans le second ils ne les lui font pas dans l'opinion

qu'il est vil & qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes ils haïssent ceux qui ne le sont pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux système auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un raffinement de cruauté pour accabler un infortuné de misères pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler & le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grace n'en seroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui malgré tant de résistance & d'effrayantes menaces est venu fièrement à Paris provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoissant parfaitement son innocence; qu'elle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsèdent & tiennent sa destinée en leurs mains; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais; & quand il seroit tel qu'ils

le disent , encore faloit-il favoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie & sa liberté à cet indigne prix ; car une grace ainsi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement , du moins présumé , de celui qui la reçoit , & je vous demande si la conduite & les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don , c'est un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui , & c'est indignement abuser du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtiment. Je suppose ici l'accusé coupable ; que feroit cette grace si je le supposois innocent , comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais dites-vous , il est coupable , on en est certain puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me ballotez ! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté , & vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par les faits qu'on a découvert son caractère , & vous m'alléguez son caractère pour éluder la régulière discussion des faits. Un tel monstre , me dites-vous , ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable , ses œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite , s'il existe , aucune des précautions établies autant pour la sûreté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les faloit toutes & plus encore pour bien constater son existence , pour s'assurer parfaitement que ce que vous appelez ses œuvres sont bien ses œuvres. C'étoit par-là

qu'il falloit commencer , & c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable , il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus , que ce monstre , tel qu'il leur a plu de nous le forger est un personnage bien étrange , bien nouveau , bien contradictoire , un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fièvre , confusément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre leur disproportion leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout , & l'extravagance de cet assemblage , qui seule est une raison d'en nier l'existence , en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu ; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement ? C'est pour-tant le vôtre ; ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté , par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons , qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place , & malgré toute ma pitié , j'aimerois mieux encore être ouvertement juste & sévère que trompeur & fourbe par charité , & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet , avec tout le poids de la haine tout l'opprobre de la dérision , ne s'exerce qu'à lui ôter , innocent ou coupable , tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai
que

que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, grace au Ciel je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant aussi cruel aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de sa furie, & de peur de le chagriner lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau ? Comment Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin ! J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

L E F R A N Ç O I S.

Ce seroit, quoique vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

R O U S S E A U.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas-là ce que vous disiez ci-devant : mais voyons.

L E F R A N Ç O I S.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable & son caractère affreux se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à le démasquer aux

yeux du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte, n'a-t-il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélérat, & le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conservât la liberté d'un honnête homme ?

R O U S S E A U.

Votre supposition renferme des choses contradictoires sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me ferois conduit & vous aussi, j'en suis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer & le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accusateur de prévenir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom mes accusations mes preuves ne parvinssent à ses oreilles ; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux bas lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la première de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confon-

dre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

L E F R A N Ç O I S.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ses maximes; qu'y répondez-vous?

R O U S S E A U.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien ne s'en fasse aucun de la trahison: mais il le feroit fort que d'honnêtes-gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

L E F R A N Ç O I S.

L'imiter! non pas généralement; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes, pour l'empêcher d'en abuser?

R O U S S E A U.

Suivre avec lui ses propres maximes! Y pensez-vous? Quels principes! Quelle morale! si l'on peut, si l'on doit, suivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoisonner les empoisonneurs,

R 2

assassiner les assassins, être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont, & si l'on n'est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes-gens, ce devoir ne mettra personne en grands frais de vertu dans le siècle où nous sommes. Il est digne du scélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahison; mais je suis fâché pour vos Messieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données & qu'il eût mieux valu suivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reste, je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte si contraire à tous les autres?

L E F R A N Ç O I S.

Dans un vers d'une comédie.

R O U S S E A U.

Quand est-ce qu'il a fait jouer cette comédie?

L E F R A N Ç O I S.

Jamais.

R O U S S E A U.

Où est-ce qu'il l'a fait imprimer?

L E F R A N Ç O I S.

Nulle part.

R O U S S E A U.

Ma foi je ne vous entends point.

L E F R A N Ç O I S.

C'est une espèce de farce qu'il écrivit jadis à la hâte &

presque impromptu à la campagne dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger; & que nos Messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

R O U S S E A U.

Mais comment ce vers est-il employé dans cette piece? Est-ce lui-même qui le prononce?

L E F R A N Ç O I S.

Non; c'est une jeune fille qui se croyant trahie par son amant le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

R O U S S E A U.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée ni imprimée ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plait de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne? Nos devoirs envers les autres auroient beau

varier selon les tems les gens les occasions , ceux envers nous-mêmes ne varient point ; & je ne puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec toute le monde le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage , allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche & un traître sans néanmoins être un imposteur , & aux juges d'être menteurs & dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder seroit aussi juste & permise qu'elle est insidieuse & perfide , quelle en seroit l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguez ? Où donc est la nécessité , pour faire grace à un criminel , de ne pas l'entendre ? Pourquoi lui cacher à lui seul avec tant de machines & d'artifices ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne , s'il est vrai qu'il les ait commis ? Pourquoi fuir pourquoi rejeter avec tant d'effroi la maniere la plus sûre la plus juste la plus raisonnable & la plus naturelle de s'assurer de lui sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu ? C'est la punition qui naît le mieux de la chose , qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire , avec les sûretés qu'on doit prendre pour l'avenir , & qui seule prévient deux grands scandales , savoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Messieurs allèguent néanmoins pour raison de leurs procédés frauduleux le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité , je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer , & en le divulgant parmi tout le reste des hommes qui n'en savoient rien. L'air de mystère & de réserve qu'on met à

cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidèle aux secrets qu'on lui confie ; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde , & le cachant très-soigneusement au seul qui s'il est coupable le fait nécessairement avant tout autre on veuille éviter par - là le scandale , & faire de ce badin mystère un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi avec une si tendre bienveillance pour le coupable , j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer plutôt que de le diffamer sans le confondre , & il faut certainement pour avoir pris le parti contraire avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains , au lieu des triples murs de ténèbres qu'on élève avec tant d'efforts autour de lui , au lieu de rendre le public & l'Europe entière complice & témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter , au lieu de lui laisser tranquillement continuer & consommer ses crimes en se contentant de les voir & de les compter sans en empêcher aucun ; supposons dis-je qu'au lieu de tout ce tortillage , on se fût ouvertement & directement adressé à lui-même & à lui seul , qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves on lui eût dit ; “ misérable qui fais l'honnête homme & qui n'es qu'un scélérat , te voilà démasqué , te voilà connu ; voilà tes faits , en voilà les preuves , qu'as-tu à répondre ? ” Il eût nié , direz-vous , & qu'importe ? Que font les négations contre les démonstrations ? Il fût resté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur : “ remercie cet

„ homme généreux que sa conscience a forcé de t'accuser
„ & que sa bonté porte à te protéger. Par son intercession
„ l'on veut bien te laisser vivre & te laisser libre ; tu ne feras
„ même démasqué aux yeux du public qu'autant que ta conduite
„ rendra ce soin nécessaire pour pr évenirla continuation
„ de tes forfaits. Songe que des yeux perçans sont fans
„ cesse ouverts sur toi , que le glaive punisseur pend sur ta
„ tête , & qu'à ton premier crime tu ne lui peux échapper „.
Y avoit-il , à votre avis , une conduite plus simple plus sûre
& plus droite pour allier à son égard la justice la prudence
& la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainsi l'on
se fût assuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a
fait par tout cet immense appareil de machines qui ne l'empêche
pas d'aller toujours son train. On n'eût point eu besoin
de le traîner si barbarement ou selon vous si bénévolement dans
le borbier ; on n'eût point habillé la justice & la vertu des
honteuses livrées de la perfidie & du mensonge ; ses délateurs
& ses juges n'eussent point été réduits à se tenir fans cesse
enfoncés devant lui dans leurs tanières , comme fuyant en
coupables les regards de leur victime & redoutant la lumière
du jour : enfin l'on eût prévenu , avec le double scandale des
crimes & de leur impunité celui d'une maxime aussi funeste
qu'insensée que vos Messieurs semblent vouloir établir par son
exemple , savoir que pourvu qu'on ait de l'esprit & qu'on fasse
de beaux livres , on peut se livrer à toutes sortes de crimes
impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit
absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je
vous

vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espèce de grace ni raison ni humanité ni sûreté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mystères impénétrables, le rendre tellement étranger odieux méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumières de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses frères il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons insultes, le livrer en un mot sans appui sans protection sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle avec la sûreté de tout le monde on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira qu'il demanda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder on lui fit de cette demande un

nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu fatigué de tant d'orages, il desirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi chassé ballotté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses on l'eût réduit à périr de misère, ou à vivre, toujours errant des dures aumônes de ses persécuteurs ardents à en venir-là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr si court si facile qu'il proposoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si désirée? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri si suivi si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des

vues dont son séjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, & je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux plein de choses inconcevables contradictoires absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui fussent pour les plus complètes démonstrations, & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire & qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé de parties inalliables incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes le plus furieux le plus intolérant le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur un petit fripon un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé bien voulu

de tout le monde, l'Auteur des seuls écrits dans ce siècle qui portent dans l'ame des lecteurs la persuasion qui les a dictés, & dont on sent en les lisant que l'amour de la vertu & le zèle de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur sont les jeux d'un scélérat qui ne sentoît rien de ce qu'il disoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit sous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ses lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois si fiers si touchans si modestes ont été composés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur passoit sa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil irascible & diabolique en l'abjection d'un cœur insensible & vil qui se rassasie sans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Messieurs qui disposent à leur gré de sa réputation de sa personne & de toute sa destinée comme des modèles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur & de bienfaisance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers le plus déprisé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de misère en misère, & de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fière en se voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié par grace tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à

chaque éclaircissement qu'il cherchoit , l'environner de souterrains & de pièges tellement tendus que chacun de ses pas fût nécessairement une chute , enfin le circonvenir avec tant d'adresse qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne pût jamais savoir la raison de rien , apprendre un seul mot de vérité , repousser aucun outrage , obtenir aucune explication , trouver saisir aucun agresseur , & qu'à chaque instant atteint des plus cruelles morsures il sentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le système qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée , sur des vertus qui me font horreur , sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché , qui s'arment de fer jusqu'aux dents , qui surprennent ensuite leur ennemi , le saisissent par derrière , le mettent nud , lui lient le corps les bras les mains les pieds la tête de façon qu'il ne puisse remuer , lui mettent un bâillon dans la bouche , lui crevent les yeux , l'étendent à terre , & passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement de peur que mourant de ses blessures il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappelez , Monsieur , votre équité votre droiture , & sentez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé j'en conviens autant què cela se pouvoit par la méthode que vous avez suivie que l'homme ainsi terrassé est un monstre abominable ; mais quand cela seroit aussi vrai que difficile à croire , l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à son

égard , feroient à mes yeux , je le déclare , encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves font d'une grande force ; mais il est faux que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence , puisqu'en fait de délits & de crimes cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin pour qu'il n'y ait pas à cette omission quelque puissant motif qu'on nous cache & qu'il importerait de savoir. J'avoue pourtant , & je ne puis trop le répéter , que ces preuves m'étonnent , & m'ébranleroient peut-être encore , si je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans selon moi.

Le premier est dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroît fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministère public : mais pour que des particuliers & qui pis est des amis aient pris tant de peine aient fait tant de dépenses aient mis tant de tems à faire tant d'informations à rassembler tant de preuves à leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir , il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive qui , tant qu'ils s'obstineront à la cacher me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves , c'est qu'elles prouvent trop , c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauroient exister. Autant vaudroit me prouver des miracles , & vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde ,

à ce que vous m'assurez , trouve si claires , ne sont à mes yeux gueres moins absurdes & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes , comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi ; l'avantage de persuader en affirmant , la facilité de faire tout croire les ont séduits. Aveuglés par leur passion ils ont entassé faits sur faits crimes sur crimes sans précaution sans mesure. Et quand enfin ils ont aperçu l'incompatibilité de tout cela , ils n'ont plus été à tems d'y remédier , le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre sous peine de tout rejeter. Il a donc falu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions , & tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fièvre puisse faire imaginer.

Un troisieme défaut de ces invincibles preuves est dans la maniere de les administrer avec tant de mystere & de précautions. Pourquoi tout cela ? La vérité ne cherche pas ainsi les ténèbres & ne marche pas si timidement. C'est une maxime en jurisprudence (*) qu'on présume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voies obliques & clandestines. C'en est une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien

(*) Dolus præsumitur in eo qui recta via non incedit , sed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præsump.*

(†) Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam favore præsumitur. *Ibid.*

au système de vos Messieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui si je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais régulièrement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce système est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité le succès n'en feroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans rusés masqués implacables, qui sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les Géometres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent sur leurs pas, & s'ûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, s'ûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

L E F R A N Ç O I S.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante ? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord, tout le public tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible ; tout se prête avec zèle à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscretion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice la moindre lumière à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténèbres dont on l'environne, & l'on ne fait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez - vous cette conséquence ?

R O U S S E A U.

A Dieu ne plaise ! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la sincère équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés & les passions & combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me

paroît solide & forte. Elle s'est présentée à mon esprit long-tems avant que vous me la fiffiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à résoudre , & vous doit embarrasser du moins autant que moi : car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans & de fourbes , tous d'accord pour trahir un seul homme , il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfaifans , généreux , francs de jalousie d'envie de haine de malignité. Ces vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu ? C'est pourtant ce qu'il faudroit admettre si ce système de secret & de ténèbres qu'on suit si fidèlement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaisance & de charité. Laissons à part vos Messieurs qui sont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même , un grand nombre d'ennemis très-ardens , qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens , tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils détestent , il ne s'en trouve pas un seul qui pour jouir au moins de sa confusion soit tenté de lui dire tout ce qu'on fait de lui ? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs , donner des noms assez durs à ceux qui l'obédient , leur dire insolemment : *Parlez haut , traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire ?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insen-

sibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejetez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher selon moi dans quelque intermédiaire qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques ni la noirceur des Démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J., au lieu d'être l'âme infernale & le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple sensible & bon, que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre estime & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre âme, & dites-moi comment vous seriez affecté de ce changement ?

L E F R A N Ç O I S.

Cruellement, soyez-en sûr. Je sens qu'en l'estimant &

lui rendant justice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

R O U S S E A U.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeler en tems & lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J. avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage & la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens & d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J., & c'est à quoi je suis tout déterminé.

L E F R A N Ç O I S.

Ah ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejetée ? Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré ?

R O U S S E A U.

M'en rapprocher ? Non, jamais du scélérat que vous m'avez

peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à sa place. Que j'aïlle chercher un scélérat détestable pour le hanter l'épier & le tromper, c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur ; mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné victime du plus noir complot, j'aïlle examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense, c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime & de contentement de moi-même que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

L E F R A N Ç O I S.

Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore fera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure & sans scrupule & à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries & des mépris.

R O U S S E A U.

Est-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette manière il seroit par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du système qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant ; car la défiance suppose du doute, & il

n'en sauroit avoir à leur égard : & que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont, vû l'œil dont il est regardé dans le monde & qui ne peut échapper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur dessein n'est ni de se lier avec lui de bonne foi ni même de l'étudier & de le connoître ; mais seulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper , je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé , ma recherche seroit finie & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

L E F R A N Ç O I S.

Il vous fera moins aisé , peut-être , que vous ne pensez de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée , il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles & de son caractère atroce. C'est un secret inviolable qui près de lui doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve , il l'imitera , & par cela seul , se tenant en garde contre vous , il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voye , & non comme il est en effet.

R O U S S E A U.

Et pourquoi voulez-vous me supposer seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement & qui sans lui inspirer

plus de confiance l'ont vu tous , & si clairement à ce qu'ils vous disent , exactement tel que vous me l'avez peint. S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde , malgré sa défiance & son hypocrisie , malgré ses efforts pour se cacher , pourquoi , plein du desir de l'apprécier , serai - je le seul à n'y pouvoir parvenir , sur - tout avec une disposition si favorable à la vérité , & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître ? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen , ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir ? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure , je cherche à le voir tel qu'il est.

L E F R A N Ç O I S.

Bon ! n'avez - vous pas aussi vos idées ? Vous le desirez innocent , j'en suis très - sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire : vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

R O U S S E A U.

Le cas est fort différent. Oui , je le desire innocent , & de tout mon cœur ; sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche : mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas , de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Messieurs ne sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne & grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner , & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux.

toute entiere, & ils ne feroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi soit pour la sureté de leurs personnes soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre chose.

L E F R A N Ç O I S.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison le bon sens & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul est dépourvu de sens? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

R O U S S E A U,

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande puissante nombreuse; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas & sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours ni ami ni appui ni conseil ni lumieres; tout n'est autour de

de lui que pièges mensonges trahisons ténébres. Il est absolument seul & n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singulière est unique depuis l'existence du genre humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre, des sûretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoissances les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique fausement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les pièges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver & qui feindront pour lui du zèle sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pièces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*; sa négation fera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en fera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela seul

non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci : mais les accusateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même ; il est pleinement à leur discrétion ; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pièces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus ni punis ne craignent rien de leurs mensonges : ils sont sûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique ; ils sont sûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en est d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irais pas consulter sottement ce qu'on en dit, & si vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise à la cour chez les Ministres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le ministère du Duc de C***, avant l'ambassade de l'Abbé de B***, à Venise & avant le voyage du Consul Le B***, à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce

ne fera ni à M. d'A * * *. ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits les pillages & les imputations de toute espece dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere liguée contre un seul homme totalement isolé peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroît de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems d'intrigue & d'argent dequoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs sourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public si tous ceux qui le dirigent, soit par la force soit par l'autorité soit par l'opinion s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées dont il seroit hors d'état de pénétrer le secret? Qui est-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans nom-

breux & bien unis , comme ils le font toujours pour le crime peuvent fasciner les yeux , quand des gens qu'on ne croit pas se connoître se concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puissant intrigant se conduiront sur le même plan , tiendront le même langage , présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté la voix les yeux les mains & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ses ennemis. Que vos Messieurs au lieu d'être tels soient ses amis comme ils le crient à tout le monde , qu'étouffant leur protégé dans la fange , ils n'agissent ainsi que par bonté par générosité par compassion pour lui , soit ; je n'entends point leur disputer ici ces nouvelles vertus : mais il résulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue , & de mon raisonnement que si-tôt qu'une ligue existe , on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires , mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter , & par - là d'en imposer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois , au contraire , que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire , que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment , loin d'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé , on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation , de l'accusateur , des preuves & même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'Inquisition : car si l'on y force le prévenu de s'accuser lui-même , du moins on

ne refuse pas de l'entendre , on ne l'empêche pas de parler , on ne lui cache pas qu'il est accusé , & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il peut , mais ici l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même doit vous faire sentir comment le public sans être dépourvu de bon sens , mais séduit par mille prestiges peut tomber dans une erreur involontaire & presque excusable , à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt , dont la singularité révolte son amour-propre , & qu'il desireroit généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent , & comment aussi avec un intérêt plus sincère à ce même homme & plus de soin à l'étudier soi-même , on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde , sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire ou qu'on est trompé par ses propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve , la tête seule hors de l'eau couronnée de roseaux & d'algue , étoit promené de ville en ville comme un monstre marin , les spectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel , ignorant qu'on l'empêchoit de parler , & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monstre marin , une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'instant le plongeon ? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre & par-là devinant le reste , leur eût crié , *l'on vous trompe , ce prétendu monstre est un homme* , n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation , comme d'un reproche qu'ils étoient tous des insensés ? Le public , qui ne voit des choses que l'apparence , trompé

par elle est excusable ; mais ceux qui se disent plus sages que lui en adoptant son erreur ne le sont pas.

Quoi qu'il en soit des raisons que je vous expose , je me sens digne , même indépendamment d'elles de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'existe point , ou n'est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui est la mienne suffiroit pour m'assurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espèce ; ce n'est ni chez les Protestans ni dans les Républiques qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves , qui n'approchent jamais des ames libres ; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils ; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me persuader seulement que Geneve a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves , tout évidentes qu'elles vous paroissent ne fauroient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires & m'en imposer par une fausse apparence de vérité , je vous avoue pourtant derechef que sans me convaincre elles m'inquiètent m'ébranlent & que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute , & de tout mon cœur , qu'elles fussent fausses , & que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un : mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche & de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille

situation (*) pour parvenir, s'il est possible, à démêler la vérité ? C'est de rejeter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. est tel que l'ont peint vos Messieurs, & s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention de zèle & de bonne foi, & un être aussi méchant aussi difforme aussi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute, parce que je suis homme ; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'ac-

(*) Pour excuser le public autant qu'il se peut je suppose par-tout son erreur presque invincible ; mais moi qui fais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment

attentif vraiment juste découvrirait l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe & s'approprie tous les caractères de la vérité.

complir & d'arriver à notre homme ; car , à ce que vous m'avez fait entendre , son accès n'est pas aisé.

L E F R A N Ç O I S.

Sur - tout pour vous qui dédaignez les feuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont , je le répète , de s'insinuer à force d'adresse , de patelinage , d'opiniâtre importunité , de le cajoler sans cesse , de lui parler avec transport de ses talens de ses livres , & même de ses vertus , car ici le mensonge & la fausseté sont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* surtout , d'un effet admirable auprès de lui , exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens qu'un pareil monstre inspire , & ces doubles ententes jésuitiques si recherchées de nos Messieurs leur rendent l'usage de ce mot très - familier avec J. J. & très - commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réussit pas , on ne se rebute point de son froid accueil , on compte pour rien ses rebuffades ; passant tout de suite à l'autre extrémité , on le tance on le gourmande , & prenant le ton le plus arrogant qu'il est possible , on tâche de le subjuguier de haute lutte. S'il vous fait des grossièretés , on les endure comme venant d'un misérable dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui , on y revient ; s'il vous ferme la porte on y reste jusqu'à ce qu'elle

(*) En m'écrivant c'est la même franchise. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens qui vous sont dûs , avec les sentimens les plus distingués , avec une considération très-particulière , avec autant d'estime que de res-

pect , &c. Ces Messieurs sont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement ? Non. Ils sont seulement plus faux & plus doubles , ils mentent seulement plus traitreusement.

se rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire on s'y établit on s'y maintient bon gré malgré. S'il osoit vous en chasser de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'affure, d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

R O U S S E A U.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

L E F R A N Ç O I S.

Oh moi, je n'avois pas besoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez & même trop.

R O U S S E A U.

Que pensez-vous de ceux qui, tout aussi décidés que vous sur son compte ne laissent pas de le fréquenter, de l'obséder, & de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

L E F R A N Ç O I S.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

R O U S S E A U.

Ni vous non plus, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'appren-

drai-je jamais les vôtres ? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refusiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres ; je me ravise ainsi que vous, & pour cause. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

